

Macbeth Kanaval ou le cancer du pouvoir



© Atelier Hors champ

Joué au Théâtre du Soleil en février dernier, *Macbeth Kanaval* revient sur les scènes parisiennes.

Le théâtre de Échangeur accueille la mise en scène, baroque et foisonnante, savante et réfléchie - comme il convient à Shakespeare - que l'atelier Hors champ propose de l'une des pièces maîtresses du plus contemporain des dramaturges élisabéthains.

Macbeth est traversé par des enjeux genrés - les sorcières qui s'emploient à tordre les destinées de ceux qui rêvent du pouvoir sont des femmes à barbe, la tendresse et la pitié sont pensées comme devant découler du lait maternel, mais Lady Macbeth lui préfère le pouvoir, et pour cela arme le bras vacillant de son époux...

Macbeth Kanaval nous a paru une mise en scène particulièrement intéressante de la pièce. Voici la première partie de l'entretien que Manuel Billi et moi-même avons réalisé avec Pascale Nandillon, sa metteuse en scène, et Frédéric Tétart, son collaborateur artistique, et son scénographe.

Le carnaval noir du pouvoir

Pourquoi avez-vous décidé de mettre en scène Macbeth ? Ce n'était pas, jusqu'à cette année, où elle est jouée par plusieurs troupes à Paris, la pièce de Shakespeare la plus fréquemment montée, du moins en France...

Macbeth se trompe sur la nature du théâtre. Macbeth croit que la représentation politique est une représentation théâtrale. Il ignore que la représentation théâtrale n'est pas un jeu, mais un art de convoquer les morts. La mascarade politique se rejoue dans un carnaval d'apparition qui tient du rituel d'exorcisme.

« Alors, lâche, rends-toi et vis
Sois le spectacle et l'attraction du temps
Nous te mettrons comme les pires monstres
Avec, pendu au cou, un écriteau
Où l'on lira : « Venez voir le tyran ».
Macduff, Acte 5 scène 7

Le temps a des périodes et des fantômes les accompagnent. **L'époque que nous traversons est fascinée par l'apocalypse, obsédée par sa propre mise à mort, physique et politique. Rejouer Macbeth, c'est tenter de ré-explorer ce qui du pouvoir dégénère en cancer du pouvoir.** C'est aussi revisiter ce qui est le théâtre du pouvoir, sa mascarade, un carnaval noir.

Notre époque est fascinée par ses monstres. Elle les produit, les met en scène puis elle les met à mort. Le combat « du bien contre le mal », du « sauveur » contre « le diable » fonctionne à plein régime. C'est une mythologie de renaissance collective encore très efficace. Macbeth est à la fois le tyran monstrueux et le bouc-émissaire – sa mort, offerte en spectacle comme un sacrifice, semble rétablir le bon ordre symbolique. Pour nous, c'est malheureusement une mascarade. C'est cette même mascarade, qui tous les jours dans le miroir des médias fabrique des croque-mitaines pour mieux leur couper la tête en direct.



© Atelier Hors champ

Nous sommes dans une période où la société a manifestement besoin de faire face aux monstres : pour quoi faire ? Qu'est-ce que la société fait des gorgones vivantes ou décapitées qu'elle surexpose chaque jour ?

Voir la mort en face. Voilà le projet des images contemporaines.

Où vont se perdre toutes ces images dans nos psychismes ? Qu'en faire ? Comment travaillent-elles souterrainement l'imaginaire collectif ? Pourquoi revenir voir Macbeth encore et encore ? Pour vérifier quoi ? Que le monstre est bien mort ? Qu'on peut tuer nos peurs en exécutant Macbeth ? Ou bien que son fantôme lui survit toujours ? Cette pièce est comme un musée où ces interrogations se réfléchissent les unes dans les autres.

Le retour des morts refoulées

Macbeth est comme un rituel collectif de monstration, une fable, un spectacle politique : montrer, à nouveau, comment le tyran vit et meurt, vaincu par les armées du bien. Mais au passage Shakespeare met à nu le dispositif qui lui a donné naissance, il révèle sa zone d'ombre et prend le public à témoin : avec Macbeth, nous assistons à la remontée des morts de l'Histoire sur le plateau du théâtre. Ceux qui entourent Macbeth semblent ne rien voir ou font mine de ne pas savoir.

La pièce convoque une assemblée : le cercle étroit des témoins de la cour, le cercle élargi des témoins que sont les spectateurs. Cette assemblée assiste au projet de meurtre, puis à la lente et fatale décrépitude du royaume, du pouvoir. C'est une autopsie prévisible. Nous aussi nous sommes comme assis à la table du banquet : nous entendons la parole de Macbeth. Nous voyons les fantômes. Nous sommes dans les confidences et les aveux du couple. Et nous aussi, finalement, nous restons silencieux. Nous respectons le protocole. Nous sommes convoqués à être l'audience muette d'un jugement dont nous connaissons déjà l'issue. Bien sûr, cela, c'est le théâtre, mais c'est aussi comme cela hors du théâtre.

« Pourquoi retenons-nous nos langues, nous que ce sujet concerne au premier chef ? »

(Malcolm après le meurtre, Acte 2 scène 3)

Nous avons choisi de ne pas croire à cette fin « heureuse » de la pièce, où Macbeth est mis à mort et où l'ordre est retrouvé. Nous avons traité cette fin comme une dégringolade de la représentation, une fable déjà consommée. Comme le décrit Heiner Müller dans son adaptation, le trône du roi Duncan a pour socle un tas de cadavre, et son successeur et fils, Malcolm, prend la tête du royaume au prix de celle de Macbeth : les choses s'enchaînent avec la même violence constituante. La pièce s'ouvre et se ferme en miroir sur les mêmes images. Nous avons choisi la lucidité, peut-être contre l'espoir historique.

**« (...) et tous nos hiers illuminaient des fous
et leur chemin vers la mort, la poussière »**

(Macbeth, Acte 5, scène 5)

Si Macbeth n'était pas envahi par le remords, ceux qui mangent au banquet après le meurtre du roi seraient encore à ses côtés – mais ce type est impossible, incontrôlable. Macbeth, mauvais acteur, mauvais roi – qui n'arrive pas à faire fonctionner les codes et le langage politique, qui n'arrive pas à jouer l'habit et la mascarade du pouvoir. En revanche, il dialogue publiquement avec les spectres et les morts – chose impossible, et gênante – paroles de fou ou de voyant, là où toute la cour feint l'ignorance et l'oubli. Macbeth, pantomime, ratage, agent du désordre et révélateur.

« Les forces de mort d'une époque travaillent à la fois au suicide des nations et au suicide intime »

Travailler sur Macbeth était aussi la suite évidente de notre précédente création autour des œuvres d'**August Stramm** (*Forces, Eveil, L'Humanité*). Écrites avant et pendant la guerre de 1914 comme de faux drames bourgeois, on y perçoit très bien comment les forces de mort d'une époque travaillent à la fois au suicide des nations et au suicide intime, comment les corps individuels sont travaillés par les pulsions qui traversent tout le corps social et ébranlent le monde, une contagion simultanée de l'espace social et de l'espace domestique. Dans la pièce *Forces*, le carcan du langage est fissuré par ces forces souterraines qui l'agissent jusqu'au meurtre.

Cet entretien a été réalisé par Manuel Billi, docteur en arts visuels, et Sylvia Duverger, journaliste et doctorante en études de genre. Nous avons procédé par échange de mails avec Pascale Nandillon et Frédéric Tétart.